

LAUNAY, Stephen. *La pensée politique de Raymond Aron*. Paris, PUF (Coll. : « Recherches politiques »), 1995, 243p.

Martin Paquet

Volume 27, numéro 1, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/703568ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/703568ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquet, M. (1996). Compte rendu de [LAUNAY, Stephen. *La pensée politique de Raymond Aron*. Paris, PUF (Coll. : « Recherches politiques »), 1995, 243p.] *Études internationales*, 27(1), 181–184. <https://doi.org/10.7202/703568ar>

mans pour expliquer l'apathie des gouvernements occidentaux, accrochés «à des stéréotypes venus de la Deuxième Guerre mondiale ou même de la première», dans la crise de la Bosnie. (p. 158)

«Le droit d'ingérence humanitaire» fait l'objet de la réflexion de Philippe Constantineau. Rappelant les exemples irakien et somalien, l'auteur se demande si avec les opérations humanitaires internationales «nous n'assistons pas au début d'une nouvelle ère d'interventionnisme occidental dans les pays du Tiers monde.» (p. 160)

Enfin, dans «L'ingérence, solution ou problème?», Hubert Gourdon examine les incertitudes et ambiguïtés entourant cette question d'un point de vue légal. Ce texte, comme celui qui le précède, évoque le problème de l'ingérence à partir de la situation irakienne mais n'entre pas dans le cadre des rapports *conflictuels* de l'Islam, comme idéologie, et l'Occident. Si au lieu du titre controversé *Islam et Occident. Une cohabitation obligée?* l'ouvrage empruntait un autre titre, «Les pays musulmans dans l'après-guerre froide», par exemple, il y aurait, peut-être, une plus grande harmonie entre ses différents textes et leur parution dans le même ensemble serait plus appropriée.

Houchang HASSAN-YARI

Collège militaire
Kingston, Canada

La pensée politique de Raymond Aron.

LAUNAY, Stephen. Paris, PUF (Coll. : «Recherches politiques»), 1995, 243p.

«Il vaut mieux avoir tort avec Sartre que d'avoir raison avec Aron», disait-on naguère dans les beaux salons parisiens. Si Sartre a eu tort maintes fois, que signifie avoir raison avec Aron? Qu'est-ce que la *raison* d'Aron? Tâche difficile s'il en est, puisque le «spectateur engagé» a fait cure du dogme actuel de l'affectation scientifique et a couvert de vastes domaines de recherche. Depuis son décès en 1983, la raison d'Aron a été décortiquée par nombre d'exégètes, des travaux de Nicolas Baverez, Robert Colquhoun, Daniel J. Mahoney, Sylvie Mesure et Alain Renaut à la toute récente biographie de Jean-François Sirinelli (*Deux intellectuels dans le siècle, Sartre-Aron*). Avec *La pensée politique de Raymond Aron*, le politologue Stephen Launay se joint maintenant à ce groupe, en témoignant d'une connaissance intime de l'œuvre aronienne et d'une admiration critique ne tolérant nulle flagornerie.

Pour Launay, l'importance de l'œuvre de Raymond Aron tient à deux aspects éthiques. D'une part, «elle résulte du travail d'un intellectuel qui a voulu comprendre le monde dans lequel il vivait et a, pour ce faire, usé d'une certaine *méthode* et imposé un certain *style de pensée*» (p. 1). D'autre part, elle relève «du refus de la tromperie opposée à soi et à ses pairs» (p. 3). Launay tente donc de saisir l'unité de pensée aronienne, sans être obnubilé par les prises de position

immédiates du polémiste, qui s'inscrivent dans un jeu politique français tendu et idéologique. Aussi, s'applique-t-il à comprendre la manière dont Aron s'est efforcé de se définir et les raisons pour lesquelles ce dernier est passé d'une philosophie historique à une pensée essentiellement politique.

Paix et guerre entre les nations ; Penser la guerre, Clausewitz ; République impériale ; Les dernières années du siècle ; les chroniques du *Figaro* et de *L'Express*, voici autant de pierres blanches laissées par Raymond Aron à l'intention de l'expert en relations internationales. Aussi, le familier de cette revue sera peut-être décontenancé par l'approche empruntée par Launay. Pour l'auteur, la raison d'Aron est surtout une pensée des *antinomies* de l'action et de la réflexion, de la compréhension de soi et du monde, de la permanence et de l'inédit, de la guerre et de la politique. Appliquant un cartésianisme que n'aurait pas désapprouvé Aron lui-même, Launay privilégie la manière aronienne, celle de la quête de l'autonomie intellectuelle et du doute ontologique. D'ailleurs, pour parodier John Steinbeck, Aron croit que c'est «en un combat douteux» que l'intellectuel doit appréhender la complexité du réel. Personne n'est plus réfractaire que l'ancien de Normale Sup aux déterminismes sociaux durkhéimiens et aux religions séculières, qu'il pourfend avec méthode dans *L'opium des intellectuels*.

En plus d'un style de pensée, c'est entre autres cette conception de la méthode qui fait l'originalité de l'œuvre aronienne. Comme Éric Weil, Aron croit que les philosophies doivent être placées dans leur contexte

historique pour être explicites (p. 53). Ce souci de contextualisation est typique de sa rigueur, rigueur dont un Alain Touraine a fait les frais au moment de sa soutenance de thèse (*Mémoires, 50 ans de réflexion politique*, pp. 480-481). Aussi, Launay le souligne avec pertinence, la pensée politique d'Aron demeure soumise à une unité d'intention que la discipline de la rigueur justifie. Pour le philosophe, toute théorie est politique que dans la mesure où elle est adéquate à son objet. Toute imprécision du vocabulaire, tout relativisme des méthodes constituent des obstacles premiers et permanents à l'autonomie du politique (p. 57).

Dès son *Introduction à la philosophie de l'histoire*, l'intention philosophique de Raymond Aron perce au travers de son étude de la conscience et de l'existence historiques, ainsi que celle des rapports entre la phénoménologie et l'objectivité, entre les déterminismes et les libertés, entre la distance et la proximité du spectateur de l'histoire (p. 35). Aron défend l'idée de l'immersion, dans l'histoire, du sujet connaissant. Il récuse donc le positivisme, car «le fait brut est impensable» (p. 37). Toutefois, le relativisme historique absolu lui semble tout aussi inacceptable. C'est à la recherche d'unités singulières de signification, telles que l'événement, que le philosophe cherche une réponse au relativisme. La pensée politique, dans toute sa pluralité, lui fournit un terreau fertile selon Launay, notamment par «l'importance de la décision dans la conscience historique» (p. 43). Aussi, pour Aron, l'action oriente la compréhension, d'où le rôle de l'engagement qui donne un sens au politique.

Launay attribue au projet aronien de penser le politique une approche particulière de la Modernité. Conçue comme une mémoire du présent, elle s'exerce à travers trois lieux communs paradoxaux, soit l'idéal démocratique de l'égalité se heurtant aux hiérarchies, le postulat libéral de la personnalité affrontant la loi d'airain de la production et de la consommation, ainsi que l'universalité révélant «la dialectique d'une diffusion planétaire qui n'éradique pas les différences de puissances, de développements et de valeurs» (p. 77). L'étude des tenants égalitaires et libéraux d'une politique de la Modernité entraîne Aron vers une critique des idéologies, ces «religions séculières». Elles l'incitent à une analyse des sociétés industrielles, par laquelle il prend ses distances avec le modèle classique de Walter Rostow (pp. 120-121). Elles lui font penser le totalitarisme aux côtés d'Hannah Arendt. Enfin, elles lui font emprunter, avec ses travaux sur la démocratie et le libéralisme, les sentiers foulés par Tocqueville et Montesquieu.

Aboutissement de sa réflexion sur le politique, Raymond Aron se penche sur le troisième lieu commun d'une politique de la Modernité, celui des paradoxes de l'universalité. Ici, la décision et l'action se manifestent sous des expressions particulières, celles du conflit, de la guerre, de la poursuite du politique par d'autres moyens. Sa lecture et son usage des concepts de Clausewitz débouchent sur une phénoménologie de la guerre, dont la forme la plus achevée au ^{xx}e siècle demeure la guerre totale. Sur ce point, Launay analyse avec finesse les modèles d'Aron relatifs aux stratégies de l'ère nucléaire, leurs fondements doc-

trinaux, leurs limites et la praxéologie qui s'en détache (pp. 155-195).

Toutefois, le philosophe ne cantonne pas la décision, l'action et les acteurs internationaux aux seuls conflits violents. Le projet aronien a plus de souffle, souligne Launay, puisqu'il veut esquisser une théorie politique des relations internationales. Dans ce domaine, Aron n'appartient pas à l'école strictement réaliste d'Hans Morgenthau. Plutôt, l'auteur le voit comme un héritier de la lignée machiavélienne. Se dégage une image d'Aron qui tient moins du *Realpolitiker* que du *Machtpolitiker*, à l'instar d'un Max Weber, avec lequel les affinités électives du sociologue français ne se démentiront jamais. Aron, comme Weber, combine un «sens aigu du pluralisme sociologique avec la conscience du primat du politique», similitude relevée par Philippe Raynault dans sa préface (p. viii). Mieux encore, reprenant la conceptualisation wébérienne plus que son individualisme méthodologique, «le schème aronien des relations internationales est un idéal-type qui a pour centre de référence ou centre agissant l'État» (p. 198).

L'unité du projet d'Aron semble moins apparente dans sa volonté d'une géopolitique critique. C'est son usage conceptuel de l'espace qui fait problème, car il constitue «à peine un déterminant» dans l'analyse stratégique (p. 220). Sa méfiance envers le déterminisme et le mur du silence érigé par le philosophe à l'endroit de l'école française de géographie expliquent en partie ces déficiences. Préférant se montrer sceptique au sujet de la géopolitique de Sir John Halford Mackinder et d'Albrecht Haushofer,

Aron pratique la stratégie de l'évitement à l'égard de ses compatriotes géographes, des Paul Vidal de la Blache aux Antoine Bailly, Yves Lacoste et aux autres membres de la revue *Hérodote*. Ce faisant, il écarte toute leur recherche autour du concept d'espace, notamment sur sa production et sa construction mentales. Lacune importante pour celui qui s'intéresse aux rapports entre l'objectivité et les phénomènes. Ne prenant pas une plus grande distance vis-à-vis de l'œuvre aronienne, Launay ne relève pas ce silence. Il amoindrit ainsi la portée de son argument sur les affinités avec la géopolitique des représentations, entretenues par le philosophe soucieux de sociologie des relations internationales (p. 220).

Dans ses *Mémoires*, Raymond Aron estimait qu'il existait trois types d'intellectuel, soit l'épigone, l'exégète et le dissident. Dans ses rapports avec le philosophe Alexandre Kojève, Aron se qualifie lui-même d'épigone (*Mémoires...*, p. 130). Nul doute que Stephen Launay, dans l'étude qu'il consacre à la pensée politique du sociologue français, peut se réclamer brillamment de son appartenance au deuxième type. Néanmoins, il y a encore place à faire aux dissidents de la pensée politique aronienne, afin que celle-ci puisse prendre pleinement sa mesure.

Martin PAQUET

Collège universitaire Glendon
Université York, Toronto

The Strategic Quadrangle: Russia, China, Japan and the United States in East Asia.

MANDELBAUM, Michael (dir.). New York, Council on Foreign Relations Press, 1995, 229p.

Il est intéressant qu'au moment où l'on déconsidère, souvent de manière hâtive, l'importance des rapports entre les grandes puissances, des chercheurs notoires, comme ceux qui animent cette collection d'études, consacrent leur attention aux relations que les États-Unis, le Japon, la Chine et la Russie entretiennent entre elles en Asie de l'Est. Selon Michael Mandelbaum, c'est à la veille de la fin de la guerre froide que ce «quadrilatère stratégique» apparut. Alors qu'au début des années 70, la configuration des rapports de puissance en Asie était triangulaire (États-Unis/Japon, l'URSS et la Chine), vers la seconde moitié des années 80 l'ordre régional asiatique commença à réagir aux effets des relations quadrilatérales. Deux développements expliquent l'émergence de ce quadrilatère. D'une part, le Japon est devenu une force économique indépendante, quoique toujours dépendant des États-Unis quant à sa sécurité nationale. D'autre part, la Chine, se distançant sensiblement du rapprochement qu'elle avait établi avec les États-Unis au début des années 80, s'est taillée une place centrale sur l'échiquier géopolitique asiatique par la force de sa croissance économique et par la persistance de son orientation internationale indépendantiste.

La fin de la guerre froide n'a pas épargné les relations quadrilatérales.